



1861-1863

---

AU début de ces deux saisons de chasse eut lieu mon mariage avec l'unique héritière du dernier marquis de Noisseville, dont les ancêtres avaient été alliés des Le Tellier de Louvois. Cette ancienne famille, qui, de Normandie, était venue en Bretagne, il y a un siècle et demi, n'était plus représentée, il y a quatre-vingts ans, que par deux frères.

L'arrière petite-fille de l'aîné, et son unique héritière, a épousé mon second fils, il y a un peu plus de deux ans. Je

— 81 —

suis marié à la fille, unique aussi, de son frère cadet, beaucoup plus jeune que son aîné.

Les deux dernières branches de cette race antique sont donc bien fondues aujourd'hui dans la branche aînée des Halna du Fretay. Je viens de prononcer mon nom ; qu'il me soit permis de rechercher les retours incroyables vers le passé, donnés par l'histoire des siècles.

En 1380, Jehan Halna, chevalier, seigneur banneret du château féodal des Portes, paroisse de Maroué, assistait, avec sa suite, à une montre de l'évêché de Lamballe.

Un siècle plus tard, un de ses descendants épousait, en Maroué, l'héritière de Ranleon et de Quefferon.

Le 25 janvier 1887, j'écrivais au sujet du prochain mariage de mon fils, au comte de Carcouet, marié à Henriette de Cargouët de Ranleon, dont l'écusson

porte les trois fleurs de lys ; habitants du château de Quefferon et possesseurs du château de Ranleon :

« Il était écrit, mon cher cousin, qu'un Halna, après des siècles, devait, comme son ancêtre, épouser l'héritière de Ranleon et de Quefferon, et rentrer dans la paroisse de Maroué, berceau de sa race. »

Je parlais tout à l'heure de la branche aînée des Halna du Fretay, dont je suis le chef de nom et armes : toutes ces branches dérivent d'une branche cadette, mais à l'extinction de la branche aînée, le chef de la branche du Fretay, devenant, il y a deux siècles, le chef de nom et armes, abandonna immédiatement les armes des du Fretay pour prendre celles des Halna, les deux haches d'armes adossées et la devise latine : *Arcana servant*. La branche cadette Halna de Bosquilli, éteinte aujourd'hui, garda seule les armes de Bosquilli.

Mon frère, au début du premier hiver de cette série, fit quelques chasses, seul avec l'équipage, qui prit du reste, à peu près, pendant ces deux années, le même nombre de loups et plusieurs sangliers. L'un d'eux ne fut pris que le deuxième jour de chasse, après avoir traversé huit communes et mis quatorze chiens hors de lutte, blessés grièvement, ou tués. Plusieurs habitants du pays, qui se trouvaient sur le passage de la chasse furent blessés par ce sanglier très armé et un des plus méchants que j'aie rencontrés.

Plusieurs de ces chasses ont été décrites par un de mes compagnons d'hallali, et relatées dans le *Journal des chasseurs*, que dirigeait alors M. Léon Bertrand.

Une trompe de premier ordre était venue s'ajouter aux autres à cette époque, celle de M. Henri de Mauduit, et d'autres veneurs, que je n'ai pas encore nommés, étaient venus se joindre à nous ; c'étaient

Messieurs du Quilio, baron d'Amphernet, de Solminihac, de Kergré, de Kerguern, de Richemont, de Tuault, de Goyon-Matignon, capitaine de Seré. Ce dernier, devenu depuis colonel, avait été mon compagnon de collège, et quand il me lira, il se rappellera deux chasses qui l'avaient, me disait-il, beaucoup frappé.

D'abord la traversée de la rivière de Quimperlé, près de Saint-Maurice, par un gros sanglier, suivi de tous les chiens à vue. La mer était haute, et le bras de mer qui termine la rivière sur ce point était à ce moment à son plein. « Jamais, je n'oublierai, disait-il, ce sanglier à quelques pas de la meute si bien groupée et toutes ces têtes hors de l'eau.

Ces chasses, en pleine eau et en grand espace, sont toujours un spectacle splendide. Mes chiens ont noyé, plus tard, au même endroit, un sanglier de 230 livres.

Et cet épisode m'en rappelle un autre : un hallali de trois quarts d'heure dans le bras de mer de Landevennec, à l'entrée de la rade de Brest, devant huit cents spectateurs qui couvraient les deux rives et jetaient des cris désordonnés ; les chiens en faisaient autant de leur côté, un vacarme étourdissant. J'assistais immobile sur une pointe de terre avancée, ne perdant pas un détail ; une barque vint m'y amener le sanglier.

Le sanglier qu'avait vu mon ami de Seré avait fait des malheurs, deux de mes chiens tués et treize autres blessés, dont l'un reçut le coup de défense dans le poitrail, blessure prolongée ensuite jusqu'au bas ventre en coupant une côte, et sauvé pourtant, grâce au soin d'un de mes amis, qui arriva sur les lieux quelques minutes après, put rentrer les intestins et bander le chien avec des mouchoirs, sa cravate, son caoutchouc

et le fit transporter chez moi, au pas, dans sa voiture.

Avant mon retour, le soir, les douze autres blessés étaient rentrés aussi, chaque cultivateur trouvant un blessé sur le parcours de la chasse et voyant la marque si connue, F., s'empressait d'atteler.

Quand j'arrivais l'infirmerie était au complet, les treize chiens rangés sur de la paille le long de mon écurie, en arrière des chevaux.

Le lendemain, à onze heures, et après, tous les jours à la même heure, tous mes amis arrivaient ; on faisait cercle à l'écurie pendant que M. Binet, le vétérinaire, et mes piqueux procédaient à tous les pansements.

Trois semaines plus tard je demandais à M. Binet le chiffre de ses honoraires. « Je ne veux absolument rien, me répondit-il, je suis un enfant de Quim-

perlé, j'ai été trop heureux de rendre service à celui qui amuse tout le monde ici. »

Une autre chasse, dont de Seré doit se rappeler aussi, est celle des quatre louvarts du bois de Saint-Honoré, en Plogastel Saint-Germain. Je voulais, ce jour là, voir travailler le limier, et mon ami me demanda d'accompagner. Il revint enthousiasmé, en disant à tous les membres de la réunion : « C'est inouï, je n'aurais jamais cru à un pareil dressage. J'ai vu le limier absolument à l'arrêt sur des loups, immobile et la tête haute, comme un pointer sur des perdrix, complètement muet, en plus. Or, pourtant, ce chien courant, découplé tout à l'heure, le premier, va attaquer à grand bruit. »

C'est à la fin de cette période de mes chasses que j'eus un de mes plus beaux succès. Je chassais le bois du Nivot, situé

à l'extrémité de cet immense océan de bruyères, qu'on appelle les landes de Sizun; le vent était fort et j'avais donné l'ordre de découpler toute la meute à la fois sur la brisée qui était excellente, et signalait deux grands louvarts de fin de saison. Le lancer est rapide, mais pendant que je cherchais à me rendre compte de quel côté aurait lieu le débouché, j'entends, plus près de moi, le cri d'un chien seul, il n'y a pas à s'y méprendre, c'est un des limiers, *Lucifer II*, et je le vois bientôt débucher, serrant un loup de près.

Je montais *Eclipse*, j'avais l'espace devant moi, et je n'hésite pas : au galop ! Me voilà bientôt près du loup, mon colosse de chien, avec son train si remarquable, galopant de l'autre côté. Je me penche sur l'arrière de ma jument en descendant les montagnes ; pour remonter je tiens un peu la crinière et je me

porte en avant pour ne pas déplacer ma selle, j'entre dans plusieurs fougères, sans arrêter, quittant et reprenant mes étriers et sans perdre ma distance.

Je laisse derrière moi, marais, grands fourrés, obstacles de tous genres, mon loup commence d'une façon évidente à perdre de ses forces. *Lucifer II* mord souvent, il est temps de l'aider et je déploie mon grand fouet.

J'avais déjà fait quatorze kilomètres en ligne droite, j'en fais quatre encore, fouettant tout le temps. A chaque coup qui caresse son échine, le loup fait une grimace ; il s'arrête enfin épuisé, la gueule ouverte, et se couche.

Le chien mord avec acharnement, et moi, changeant de bout à mon fouet, je le frappe d'un coup de marteau sur le milieu du crâne, c'est la fin de ce drame rapide.

J'ai un souvenir précis des paroles,

répétées plusieurs fois par les cultivateurs, près desquels je passais comme une vision, avec mon loup et mon chien : « Quel chien ! quel cavalier ! »

Pendant ce temps là, tout le reste de la meute et mes piqueux prenaient l'autre loup, dans la direction diamétralement opposée, de sorte que les deux hallalis avaient lieu à trente-huit kilomètres environ l'un de l'autre.

